

SCERBANENCO Giorgio (1911-1969), *Milano calibro 9* (Garzanti, 1969/2000, 350 p.) trad. Roland Stragliati chez Plon, 1970 : *Milan calibre 9*



Giorgio Scerbanenco a écrit de très nombreux romans et nouvelles. Il a renouvelé en Italie le genre du roman noir, et on le considère en général comme le maître des écrivains italiens de romans noirs publiés à partir des années 1970. Depuis 1993, le prix Scerbanenco récompense le meilleur polar ou roman noir de l'année précédente.

Milano calibro 9 est un recueil de 22 nouvelles, d'une quinzaine de pages en moyenne, édité en 1969, l'année de la mort de Scerbanenco.

Chaque nouvelle est précédée d'un titre qui intrigue et donne envie d'entrer immédiatement dans le récit. Par exemple : *In pineta si uccide meglio*, *Strangolare ma non troppo*, *Vietato essere felici*, etc. On entame sa lecture, et on n'est jamais déçu. L'histoire commence d'une façon très banale, c'est la vie de tous les jours, et puis de petits détails vous alertent. On se dit que quelque chose est en train de déraiper. On commence à entrevoir une fin, mais souvent ce n'est pas celle qu'on imagine.

Les criminels sont parfois des gens normaux qui commettent soudain l'irréparable, certaines femmes sont complices, ou victimes, mais toujours plus humaines que les hommes. Les coupables finissent souvent par tomber ou payer leur crime, si bien qu'après quelques moments tendus on termine sa lecture apaisé. Et comme l'intrigue a été menée rondement, on est impatient de passer à la nouvelle suivante.

Tout en prenant le lecteur dans les mailles de son récit, Scerbanenco l'interpelle l'air de rien sur de vrais problèmes de société. Ainsi dans *Minorenne da bruciare* (Des mineurs à brûler), la question en filigrane est celle-ci : la justice doit-elle appliquer aux mineurs qui commettent des crimes atroces la même sévérité de peine qu'aux adultes ?

Scerbanenco est très connu pour sa série des Dina Lamberti - quatre romans dont le fameux *Vénus privée* - où il dépeint une Italie des années 1960 difficile, parfois méchante, désireuse de se développer mais désenchantée, loin de l'image édulcorée et brillante de l'Italie du boom économique. Ce recueil de nouvelles est de la même qualité.

François GENT
Janvier 2019

Lire Scerbanenco c'est replonger dans le monde d'avant, celui des bonnes vieilles cabines téléphoniques d'où l'on peut envoyer des messages codés et où on peut même mourir, celui des annonces matrimoniales publiées dans les journaux qu'on lit, de la prostitution au grand jour, du passage aux douanes, celui d'avant l'euro. Les turpitudes, elles, étaient déjà bien là : trafic de devises, d'armes, règlements de comptes, corruption, justice défailante... Les méchants étaient déjà méchants, très méchants, et les gentils, devant la perspective de gagner de l'argent avec l'espoir d'être enfin heureux, se laissaient parfois d'être gentils et devenaient donc des personnages plus complexes qui excitaient la curiosité du lecteur.

Un survol des titres en dit long sur l'art et la manière de tuer, de venger ou de se venger. Certains ont même une légèreté toute musicale : *Preludio per un massacro estivo*, *Strangolare ma non troppo*...

L'humour de Scerbanenco ajoute au charme quasi exotique de ces 22 nouvelles captivantes qui radiographient une ville, Milan, une société et une époque. Scerbanenco excelle à créer un rythme narratif qui emporte le lecteur. Un lecteur qu'il installe dans la confiance, voire la confiance, dont il fait son complice avant de le surprendre, de le décevoir parfois, en déjouant les mécanismes qu'il avait finement montés. Les chutes, très variées, sont souvent admirables. Tout un art !

Louissette CLERC, mars 2023